

Bergers et bergeries au pays de Giono

Introduction

Le pays de Jean Giono se situe dans la Provence secrète et sauvage et, en grande partie, les Alpes de Haute-Provence : Digne, Manosque, Forcalquier, la rivière Durance, la montagne de Lure...



Vous connaissez Giono : né à Manosque en 1895 d'une famille très modeste, fils d'un petit cordonnier, il est mort en 1970 dans cette ville qu'il quittera peu. On a beaucoup écrit sur cet écrivain prolifique, sur le pacifiste auteur du livre *Le grand troupeau*, troupeau de soldats qui marchent vers l'apocalypse en 14 et sur son attitude controversée pendant la seconde guerre. Je laisse ces aspects.

Lorsque j'évolue sur les sentiers de la Haute-Provence, je suis toujours imprégné de son œuvre littéraire. Giono était un solide marcheur et un randonneur régulier qui a longuement parcouru à pied cette rude Provence qu'il évoque si souvent dans ses écrits. Si le territoire parcouru par l'écrivain est assez vaste, je retiendrai du pays de Giono le cœur, un morceau de Provence décrit dans une partie de son œuvre, une « Provence mal connue, pauvre, éloignée des routes, une terre sans touristes... », cette partie qu'on appelle le Contadour.

En 1935, Giono vient de publier *Que ma joie demeure*. Il décrit un hameau agricole sur un plateau de Haute-Provence, le plateau de Grémone au début du XX^e siècle dont les habitants vivent le grand malheur de la vie comme une lèpre. Arrive le héros, Bobi un acrobate itinérant qui leur apprend la nécessité de l'inutile et leur révèle les vraies richesses, le bonheur simple : une constellation d'étoiles, la nature au printemps, la présence d'un cerf, la beauté d'un champ de narcisses ou de pervenches... Le plateau de Grémone c'est le Contadour. Le roman rencontre un énorme succès auprès d'une partie de la jeunesse que séduit l'opposition entre la vie simple et pure de la campagne et la ville avec ses usines destructrices de l'homme. Un jour Giono emmène un groupe de ses admirateurs en randonnée dans la montagne de Lure. Giono fait une chute et se blesse. Le groupe se retrouve bloqué dans le hameau du Contadour où tous restent quelques jours. Ils se ressourcent, discutent et finalement sont tellement séduits par le lieu qu'ils décident d'acheter un vieux moulin qu'ils retaperont et s'y retrouveront chaque année à Pâques et en septembre (le moulin des Graves est inscrit au titre des monuments historiques depuis 1996). Ce monde idéal, rêvé par tous, est enfin réel, au milieu des collines, des forêts de pin, de la lavande et des hautes herbes.



Ainsi naissent les rencontres du Contadour, des rencontres qui vont se dérouler de septembre 1935 à septembre 1939. Elles réunissent autour de Giono de nombreux jeunes gens, intellectuels parisiens surtout. Ils se retrouvent pour philosopher, lire des poésies mais pas seulement, se promener, écouter de la musique. Cela débouchera sur des publications, les cahiers du Contadour qui contiennent leurs travaux et leurs réflexions. Et puis, 1939, la guerre, la désillusion et la fin de ce monde idéal qui était devenu réalité.

Eh bien, c'est dans ce Contadour, ce plateau de Grémone de *Que ma joie demeure* que nous allons nous rendre. En effet, le Contadour est un lieu qui conserve de très belles bergeries représentatives des différents types que l'on peut rencontrer en Haute Provence. Donc nous partons en randonnée. Nous sommes toujours un petit groupe avec un chef de file, mon excellent ami Hubert. J'évoque le personnage, vous comprendrez pourquoi plus tard. Hubert a fait des études d'ingénieur agricole. En 1974, il a quitté le nord pour passer quelques vacances en Haute-Provence. Séduit par la région, il a changé de vie et s'est installé à Forcalquier où il s'est mis à restaurer de vieux bâtiments et est également devenu guide de moyenne montagne, une montagne qu'il connaît parfaitement. Il écrit : « *On ne vient pas en Haute-Provence pour faire fortune sinon d'azur, de grands horizons et de vraies richesses.* » Donc nous quittons Forcalquier pour nous rendre en voiture à 25 km, au village de Banon,



un agréable village rendu célèbre par ses fromages de chèvre affinés dans des feuilles de châtaignier et célèbre aussi parce que cette bourgade possède la plus grande librairie de France en milieu rural, le Bleuet avec son million de titres. Mais la librairie, le jour de la randonnée, nous devons la délaissier parce que la route est longue et l'après-midi bien avancée. Il n'est pas possible de partir plus tôt parce que le soleil tape fort et le départ l'après-midi plutôt que le matin répond à un objectif, toujours le même, atteindre une crête pour assister au coucher du soleil. Nous poursuivons notre route. A la sortie de Banon, la route se met à grimper et ça tourne. Quelques kilomètres plus tard, nous nous arrêtons sur un plateau pour vivre un premier moment d'émotion. Assez loin dans le vallon nous apercevons les ruines d'un village, comme bien d'autres en Provence, le vieux Redortiers. Giono écrit dans *Colline* : « *Au centre de la combe, il y a le cadavre poussiéreux d'un village. Un village sans habitants. Il y en a comme ça cinq, sous Lure.* » « *Et voilà, couché devant*

leurs pas, le squelette du village. Ce n'est plus qu'un tas d'os brisés sur lequel s'acharne le vent. Le long fleuve d'air mugit dans les maisons vides... Au fond du vent le village est immobile dans la boule marine des herbes ».

Mais ce village en ruines que nous contemplons n'est pas n'importe quel village en ruines. Redortiers est ce lieu même qui sert de cadre à *Regain*, cet hymne à la terre et à la vie paysanne avec son héros Panturle et sa femme Arsule dans ce village délaissé ; c'est Aubignane.

Quelques kilomètres plus loin commence véritablement le périple à pied pour découvrir les constructions de la montagne, dont, à force de randonnées, j'ai fini par comprendre à peu près ce qu'elles sont. Ensuite, je parlerai des hommes, de ces bergers pour lesquels nous n'avons que peu de traces.

Quand on se promène dans les Alpes-de-Haute-Provence, comme d'ailleurs dans les campagnes du Vaucluse ou des Bouches-du-Rhône, on tombe forcément sur une de ces petites constructions que l'on appelle les bories qui, dans cette région, sont généralement rondes. En occitan, la « boria », c'est dans un sens péjoratif « la masure », la « cahute ». Le mot est, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, pris dans l'acception nouvelle de cabane en pierre sèche, un terme popularisé par les érudits provençaux. Il y en a à peu près 6000 dans toute la Provence en plus ou moins bon état, comme il y en a beaucoup dans une autre région plus proche de nous : le Périgord. Construites aux XVIII^e et XIX^e siècles, elles sont le premier témoignage d'une vie rurale intense. Leur fonction principale était de servir d'abri pour les travailleurs des champs, les bergers, surtout en Haute-Provence, et elles ont pu aussi servir de bergeries et aujourd'hui de refuge pour les touristes et les amoureux.



Les bories sont donc des cabanes en pierre sèche dans des régions qui possèdent les tonnes de matériaux nécessaires : la pierre débitable en lauzes, en pierres plates ou en moellons.

Elles étaient d'une technique économique, avec un matériau gratuit, à la portée de paysans auto-constructeurs ingénieux. Mais il y avait aussi des maçons spécialisés dans l'art de la pierre sèche.

Ces cabanes, Giono les connaît bien, sans les évoquer souvent. Dans *Un de Baumugnes* il écrit :

« Je connaissais dans le vallon de Villedieu, sur la pente aubaine et toute au clair, dans comme un pré de thym et de sarriette, une cabane de pierre, ronde et pointue comme un pain de sucre. On l'appelaient d'ailleurs le « pain de sucre ». Ça servait de bergerie... c'était solide... en pierre sèche... noir comme un four... »

Faisons un peu d'architecture.

Quand on décide de construire une borie, il faut trouver un terrain assez plat dans cette région de moyenne montagne et donner la forme circulaire au futur édifice. Pour cela on plante un piquet, point central de la construction auquel on attache une corde utilisée comme un compas et on fait donc très simplement un cercle qui n'est pas immense parce que le plan circulaire limite nécessairement la taille de la construction. Techniquement, la hauteur sous voûte équivaut en moyenne à 1,25 fois le diamètre intérieur. Ainsi pour un diamètre intérieur de 2,5 m, on aura une hauteur de 3 m 12. C'est très souvent

comme ça et c'est pourquoi bien des bories se ressemblent. Ces proportions permettent d'avoir une voûte harmonieuse.

Il faut réaliser ensuite de bonnes fondations pour monter des murs épais : 1m à 1,20m pour résister à la poussée du toit.

Puis commencent les travaux d'édification. Il faut veiller à avoir toujours un cercle parfait. Au centre est donc plantée une perche qui ne doit pas bouger ; elle marque le point central et le haut du toit devra être dans l'alignement. Sur celle-ci a été enfilé un anneau amovible avec une corde attachée à l'anneau. Sur la corde, il y a deux nœuds à son extrémité. Le nœud le plus au bout représente le rayon extérieur du mur, le second le rayon intérieur. Grâce à l'anneau on peut tourner autour de la perche et on peut monter l'anneau au fur et mesure au niveau de chaque assise. Quand l'ouvrage avance, on peut modifier la longueur de la corde régulièrement pour donner du fruit au mur, c'est-à-dire pour diminuer l'épaisseur du mur au fur et à mesure qu'il monte.

La technique de la construction de la toiture est celle de l'encorbellement : des pierres plates, brutes ou retaillées, sont posées à plat l'une sur l'autre et légèrement inclinées vers l'extérieur pour empêcher les entrées d'eau. Chaque pierre est contrebutée, soutenue par ses deux voisines et chacune s'avance un peu vers l'intérieur par rapport à la précédente du dessous, c'est-à-dire que chaque nouvelle rangée est en saillie, en surplomb par rapport à la rangée inférieure. C'est comme ça qu'on va parvenir à réaliser la voûte. Les pierres sont soigneusement croisées et les rangs deviennent solidaires les uns des autres. Le tout est minutieusement maintenu en équilibre grâce à un calage de petites pierres qui bouchent les espaces vides et empêchent le basculement vers l'intérieur. Le calage est un élément indispensable à l'élaboration d'un encorbellement solide. Ce travail d'empilage permet la construction d'un toit au-dessus d'un vide sans utiliser de charpente.



Sur le faitage, pour achever l'ensemble, on pose de grosses pierres plates qui assurent la stabilité de la voûte. Il faut prévoir une entrée qui, le plus souvent, est basse. Il faut se préserver, autant que possible du froid. Dans la plupart des cas, une grande dalle est posée en guise de linteau. Plus rarement, on peut rencontrer un arc clavé en moellons.

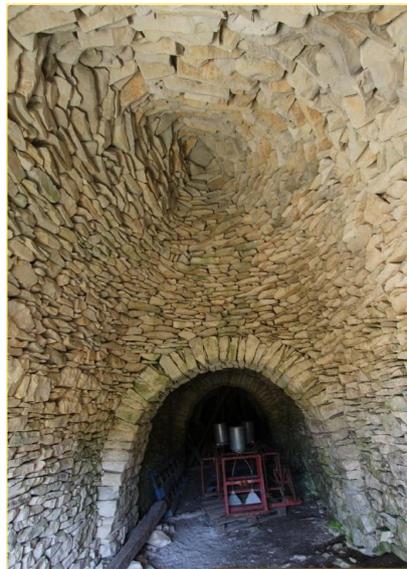
Ces bories peuvent tenir près de deux siècles. Aujourd'hui, beaucoup sont en mauvais état ou détruites. Les intempéries et les parasites comme la mousse contribuent à l'effritement des pierres. Si quelques-unes se brisent ou se décalent, c'est la chute. Depuis quelques décennies sont organisées des campagnes de restauration de ce petit patrimoine et actuellement de très nombreuses bories sont en parfait état.

Mais arrivons-en aux véritables bergeries dont certaines sont magnifiques.

De l'ensemble des constructions qui existent dans ce périmètre se dégagent trois types. Ce sont de grands bâtiments servant jadis à abriter chacun cent à cent vingt bêtes. La bergerie qui illustre le premier type est une construction magnifique, la cathédrale du Contadour. C'est un modèle de réalisation et de nombreux complexes pastoraux de la montagne de Lure sont conçus sur ce modèle.

Son nom : le jas des Terres de Roux construit en assemblage de pierres sèches, datant du XVIII^e siècle. (jas = gîte, servant à désigner les grandes bergeries). Il se compose d'une bergerie de 15 mètres de long, d'une cabane de berger, d'une citerne récupérant les eaux de pluie de la toiture de la bergerie et d'un mur d'enclos. Le principe est celui de la construction des bories. La surface couverte ne peut pas être très importante ; aussi, pour une grande bergerie, il est nécessaire de juxtaposer plusieurs coupoles. La

bergerie des terres de Roux en a 4 en encorbellement, autant dire que l'intérieur est exceptionnel. Entre les coupoles sont intercalés des arcs plein cintre scellés au mortier qui prennent appui sur le sol et consolident l'ensemble de la construction.



La toiture est recouverte de lauzes à 4 pans. Cela permet de rejeter l'eau de pluie vers l'extérieur sur une corniche où était installée, en-dessous, une gouttière recueillant ces eaux de pluie.

Le jas des Terres du Roux a été classé monument historique en 1993. Sur le même modèle et dans le même périmètre existe aussi le jas de Bouscarle dont le grand corps est une succession de cinq coupoles en encorbellement entre des arcs en plein cintre et un toit analogue à celui des terres de Roux.

Un deuxième type est dit en tunnel. La plus belle bergerie de cette catégorie se trouve dans la zone appelée Les Fraches. Elle mesure 20 m de long pour 3,4 m de large. Du fait de leur conception, ces bergeries sont plus longues et moins larges que celles en coupoles. C'est le système de la voûte nubienne, procédé architectural antique qui permet de construire avec un outillage basique. La technique repose sur l'utilisation d'un coffrage en bois qui repose sur des corbeaux que l'on déplace au fur et à mesure de l'avancement de la voûte du tunnel.



Enfin, troisième type que l'on rencontre aussi, par exemple dans cette zone des Fraches, la bergerie en arcs encore différente des deux précédentes. On peut voir 4 arcs de pierre jointes au mortier. Ces arcs partent du sol et sont inclus dans l'épaisseur du mur. La toiture à deux pans, avec une poutre faîtière était recouverte de tuiles canal, remplaçant les lauzes trop lourdes pour ce type de construction. Une pièce et une cabane de berger se trouvaient à l'entrée de la bergerie et se sont complètement effondrées.

Voilà les modèles architecturaux des bergeries que l'on trouve en Haute-Provence.

Peu avant la crête on trouve une bergerie totalement en ruines : le jas des agneaux. Mais c'est un lieu qui a eu son moment de célébrité. Ce fut l'un des lieux de tournage du film de Jean Giono, *Crésus*, un conte philosophique à propos de la valeur de l'argent, avec Costa Gavras comme assistant et Fernandel en acteur principal. Dans le film, la bergerie était la demeure de Fine, jeune veuve, avec laquelle le berger Jules « s'est arrangé pour le sentiment ». Il semblerait qu'en 1960, date du tournage, le jas des agneaux se trouvait déjà en très mauvais état. Quelques scènes du film de Jean-Paul Rappeneau en 1995, *Le bussard sur le toit*, adaptation du roman éponyme de Giono, ont été tournées à proximité. Depuis cette bergerie, enfin, on a une superbe vue sur le mont Ventoux.

Après bien des montées et descentes dans la rocaïlle, l'arrivée sur une des crêtes de la montagne de Lure, notre objectif de départ, offre une superbe vue sur les Alpes et le sud provençal sur 360°, même si ce n'est pas une haute altitude : 1418 m. La montagne de Lure culmine à environ 1800m. Rien à voir avec les Hautes Alpes. Sur cette crête s'élève un énorme cairn, pyramide de pierres élevée par ceux qui passent comme marque de leur passage, appelé *Cairn du pape* qui rappelle par sa forme la mitre du pape. Nous sommes là pour assister au coucher du soleil. C'est un moment magique, même s'il y a parfois beaucoup de vent. Nous nous asseyons dans l'herbe tandis qu'Hubert sort de son grand sac à dos des cacahuètes, des verres en plastique, une bouteille d'eau et une bouteille de pastis de Forcalquier. Après cette communion au pastis et le coucher du soleil, il est temps de commencer la descente car la nuit tombe vite. Comme l'écrit Giono dans *Colline* :

« Pas à pas, l'ombre a fait reculer le soleil. Le vent de devant la nuit courbe les herbes. La lumière descend de l'autre côté de Lure ».

Le but est de rejoindre le jas des Terres de Roux où nous allons dîner. Cette bergerie étant accessible en voiture grâce à une piste en terre, des dames montent d'une ferme pour nous apporter le nécessaire tandis que nous sommes assis dans la paille : des charcuteries, une garbure, des fromages de chèvre et des pâtisseries, le tout local, arrosé d'un vin local.



Un soir notre conversation nous a conduit à parler des hommes qui ont fréquenté les lieux, les bergers. Quelle était la condition de ces hommes qui exerçaient ou exercent le plus vieux métier du monde ? C'est le second sujet que je souhaite aborder.

Depuis des décennies, l'activité de berger a connu un déclin. En 2000, la moitié des communes de Lure, illustration d'un phénomène général, n'a plus d'élevage ovin et la concentration des troupeaux s'est considérablement accélérée, passant de 115 bêtes en moyenne en 1970 à plusieurs centaines en 2000. En réalité, les troupeaux sont répartis par unités de 1000 à 1200 bêtes qui rassemblent chacune le bétail de trois ou quatre propriétaires. Un berger suffit pour ces grands troupeaux. Il est secondé par ses chiens de travail et les fameux patous des Pyrénées, chargés de défendre le troupeau contre les loups. La nuit, les bêtes sont parquées dans un enclos en filets légers électrifiés et les patous restent en sentinelle à l'intérieur, tandis que le berger a rejoint la plaine pour la nuit. Les bergeries anciennes construites pour une centaine de bêtes sont donc devenues obsolètes. J'évoque le recours aux fameux patous des Pyrénées, parfois nombreux pour préserver le troupeau des loups qui se multiplient, dont une des particularités est d'être agressifs contre les étrangers au troupeau. Il y a eu des accidents avec des promeneurs imprudents et c'est une des raisons pour lesquelles les propriétaires ont strictement interdit depuis quelques temps les

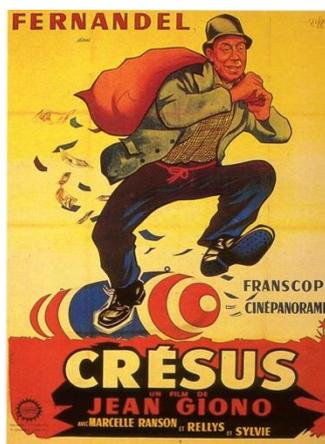
randonnées dans ce secteur aux touristes, si bien que ce que je raconte, il n'est plus possible de le voir. Aujourd'hui, l'activité de berger se relance et devient un vrai métier, précisément parce que les prédateurs deviennent trop nombreux. On a besoin de bergers qualifiés. On incite les jeunes à acquérir cette formation. Il existe des écoles de berger et les élèves doivent obtenir un brevet professionnel agricole. Au cours de leur formation ils apprennent à garder un troupeau, à le gérer dans un contexte de prédation, à connaître les habitudes des prédateurs, assurer l'alimentation et les soins, savoir utiliser les chiens... Cette nouvelle génération de bergers et bergères n'a plus rien à voir avec ce qui existait jadis.

Il y a quelques décennies, comment les choses se passaient-elles ? Les sources sont peu nombreuses. D'abord j'ai recherché dans l'œuvre de Giono. Comment présente-t-il le berger ? Il le présente à la Giono. C'est un personnage idéalisé. Dans *Jean le Bleu*, Giono dit :

« *Le berger, c'était un homme clair comme le jour... On voyait tout le torse du berger, mince de taille, large d'épaules... roux comme un pain et tout herbeux d'un beau poil noir frisé comme un plantain vierge* ».

Dans *Provence*, le berger est une bergère. « *Elle marche au bord de la route. Son petit troupeau la suit. Elle est si belle que nous passons à côté d'elle sans bruit... Je n'ai jamais vu une femme pareille... Elle a seize ans à peine. Solide, rose, pure. Elle chante. Ça n'est même pas une voix. Elle s'arrête de chanter, l'harmonie continue sans elle, dans les arbres, dans les clochettes de ses moutons, dans l'oseraie, le torrent, l'écho, le saule. Elle marche pieds nus. Elle a de petits pieds gras et bruns avec de beaux doigts tous écartés. La cheville est grasse aussi, le mollet dur, la jambe de marbre. Sa poitrine est celle d'une femme... Sa marche était une musique. Nous n'avons jamais eu de joie plus belle que de la voir marcher... Elle passa, prit un sentier à travers la colline, monta, disparut. Nous ne la verrons plus jamais* ». Il y a aussi ce berger remarquable que Giono évoque dans sa magnifique nouvelle de 1953, cette fiction, *L'homme qui plantait des arbres*. C'est l'histoire du berger Elzéard Bouffier qui plante des milliers d'arbres, recrée une forêt, redonne de la vie à une région désertée où de nouvelles familles viennent s'installer. Cette nouvelle a eu un retentissement mondial et a été considérée comme un manifeste à part entière de la cause écologiste.

Mais chez Giono, le berger est aussi décrit comme un perturbateur de la communauté villageoise. Dans le film *Crésus*, Jules le berger trouve un jour parmi ses moutons un conteneur d'aviation qu'il perce et dans lequel il trouve une quantité inouïe de billets. Ne sachant qu'en faire, il en offre à tous les habitants du village et organise un grand banquet qui attire convoitise et jalousie. C'est l'argent diviseur, corrompeur. Les gens se surveillent de peur de se faire déposséder.



Et dans *Jean le Bleu*, il y a Aurélie la femme du boulanger qui est belle et Giono dit :

« *Des yeux comme ça, on ne pouvait pas les laisser longtemps libres* ». Et donc Aurélie s'en est allée avec le beau berger que j'évoquais précédemment, d'autant qu'elle a un mari « *grêle et roux qui à force de rester devant son four s'était tordu comme du bois vert* ». Pour le village, c'est une catastrophe. L'un dit : « *C'est beau, oui l'amour, mais il faut penser qu'on mange* ». Alors tout le village patrouille pour retrouver Aurélie. Un autre habitant : « *Un village sans pain, qu'est-ce que c'est ?* » Finalement, le curé et l'instituteur, partis sur le même cheval, ramènent Aurélie et le four, que le boulanger désespéré avait arrêté, se remet à chauffer. Mais il y a de la noirceur chez Giono. Le berger redescend de la montagne avec plusieurs sbires et se livre à des violences dans le village.

Ces récits de Giono sont éloignés de la réalité. L'imagination de l'écrivain n'a pas de limites. En voici un autre exemple édifiant. Dans son roman, *Le serpent d'étoiles*, Giono raconte l'histoire d'un spectacle lyrique donné par les bergers la nuit de la Saint-Jean au cours duquel chaque berger déclame un rôle en rapport avec la nature sur un fond musical provenant d'un instrument de musique, le pin lyre. Dans son livre, Giono donne une description précise de cet instrument de musique inédit :

« Je vis qu'on avait asservi les deux cornes de l'arbre par la traversière d'un joug creux ; on avait tendu neuf cordes du joug au pied de l'arbre : ainsi, il était devenu une lyre vivante... Le berger s'adossa au grand tronc recourbé, il étala ses mains au plein des cordes et il attendit le vent... Il arriva et, tout aussitôt, du haut palier de la colline s'élança le chant aux trois vies. L'arbre tout entier vibrât jusque dans ses racines...tout le ciel ruisselait au travers de la lyre...Parfois seulement, au fond de l'herbe, les bêtes soupiraient toutes ensemble. Les collines faisaient silence. L'homme donnait une voix à la joie et à la tristesse du monde ».

Fasciné par cette belle histoire de lyrisme pastoral et par l'originalité de l'instrument de musique, le compositeur Darius Milhaud, souhaitant assister à cette fête, écrit à Giono pour lui en demander la date et Giono lui répond : « Mon cher ami, catastrophe ! Je reçois une lettre, le drame a été joué hier soir à Marcoux près de Digne. Je suis tout désespéré ». Giono cultive l'art du mensonge. En fait, tout était inventé et il paraît que Darius Milhaud en fut très fâché.

Tout cela est du roman sorti de l'imagination de l'écrivain. Mais Giono connaît bien les bergers. Il les côtoie. Une anecdote racontée par un des compagnons du Contadour en offre une preuve : un berger se présente dans la salle d'auberge où Giono et ses amis boivent un pastis.

« Ce berger était maigre et noir comme un brandon éteint dit le narrateur ; il ne payait guère de mine. S'adressant à Jean...il demanda : -C'est toi Giono ? Oui, c'est moi. - Ils m'ont dit que tu écris des livres. C'est vrai ? -Oui, c'est vrai. - Alors je me suis dit que tu pourrais me faire ma lettre. C'est pour une annonce du journal... Et Jean, tout jubilant de se voir promu écrivain public, emprunte un stylo, se fait porter du papier à lettres et se met à rédiger tout en demandant les renseignements nécessaires. »



C'est dire que Giono connaît les bergers et la dureté de leur existence, ce qu'il exprime dans ses écrits comme dans la vie. Pour lui, ce ne sont pas des gens heureux. C'est quelque chose dont il a eu conscience alors qu'il était petit garçon. Un jour, il rencontre un pâtre noir et maussade, un agneau sur les bras, qui mène son troupeau en maugréant après une pluie qui vient de s'abattre. Le jeune Giono voit chez ce pâtre le regard de la misère qu'il n'oubliera jamais. Un autre auteur provençal, Pierre Magnan écrit :

« On peut consulter à l'infini l'œuvre de Giono...jamais on n'y rencontrera de pâtre heureux, bucolique, fait pour exalter quelque sensible Mme de Sévigné à l'âme charmante... Chez nous, les pâtres sont noirs et les troupeaux blafards. C'est au passage de ce premier pâtre de sa vie sur la route de la Durance que le petit Giono en prend conscience. »

Giono sait ce que peut représenter le poids de la solitude pour ces hommes. Il le dit clairement dans *L'iris de Suse*, son dernier roman paru en 1970, l'année de sa mort. Il fait dire à un berger :

« Ce qui n'est pas difficile, c'est de s'occuper des bêtes...Du moment qu'il y a de l'herbe, de l'eau et du sel, ça va tout seul ; ce qui est difficile c'est de s'occuper de soi-même... » ; « La solitude est difficile à encaisser ; on se croit solide mais on déraille ».

Un ancien des rencontres du Contadour dit un peu la même chose :

« La solitude ... n'est une nourriture que pour les forts, et il y avait ceux qui sombraient et retombaient à une animalité où il n'était plus possible de les rejoindre ».

Dans *Ennemonde et autres caractères*, Giono offre une description bien sombre de l'existence de ces bergers :

« Ici, la vie qu'on mène ne permet pas de faire de cadeau. Les Diane de Montemayor, les Pastor Fido, les Astrée et les Marie-Antoinette ont fait courir le bruit des bergeries, patries de la paix. Quoi de plus doux, dira-t-on que des hommes qui vivent constamment avec cet animal que la sagesse des nations a pris pour le parangon de la douceur : doux comme un mouton ? Le mouton n'est pas doux, il est bête. Les rapports constants avec la bêtise font habiter un monde extravagant. Le bélier est un animal agressif, la brebis vient en droite ligne des procès de bestialité du Moyen Âge. C'est en compagnie de cette bêtise, de cette agressivité et de cette tentation malsaine que les hommes d'ici vivent tous les jours que Dieu fait, dans la solitude la plus totale ».

Quittons Giono. Si nous n'avons pas de témoignages d'anciens bergers qui ont vécu cette vie, nous possédons ceux de quelques vieilles personnes qui ont côtoyé des bergers, grâce aux entretiens entre Hubert et les anciens du Contadour. On apprend que beaucoup venaient de l'assistance publique. À leur majorité, 21 ans, ils partaient se louer comme domestiques ou bergers. Le berger, à cette époque, est indispensable, mais il n'est pas bien perçu. L'éleveur considère ce métier de berger comme un métier de fainéant. Le berger est toujours plus ou moins un errant, un nomade, l'homme de la besace et des chemins, un vagabond, un marginal. Un ancien participant des rencontres du Contadour évoque ces hommes :

« Italiens sans papiers, ouvriers agricoles qui rechignaient devant le servage des grosses fermes, parfois des bergers de haute montagne que l'âge, leur mauvais caractère ou quelque histoire qu'on ne cherchait pas à connaître, écartaient des grands alpages ».

Comment l'embauche se fait-elle ? Les choses se passent très simplement le 29 septembre le jour de la Saint Michel, fête des bergers. Ce jour-là, les bergers se montrent sous leur meilleur jour en faisant des efforts vestimentaires et arborent sur l'épaule leur cape pliée et leur bâton-fouet à la main. L'embauche se conclut sans écrit. On se tape sur la main. C'est la « patche ». Les conditions du contrat sont discutées. Le berger est nourri, logé, blanchi ; un petit pécule est généralement prévu, pas très élevé parce que, dit un patron, tout l'été dans une bergerie, il ne dépensait presque rien. Il n'y a pas de vrai salaire. Un ancien éleveur dit : « Maintenant, si on employait des bergers comme on le faisait, on irait tout droit en prison ». Chaque semaine, on lui monte un peu de nourriture, du vin et du tabac, considéré comme un plus parce que l'éleveur doit l'acheter.

Lorsqu'il est à l'estive, le berger organise la journée du troupeau. Les premières heures du jour sont les plus profitables. L'herbe est plus tendre et la rosée permet de diminuer la consommation d'eau. Il faut veiller à économiser les réserves de la citerne. Chaque éleveur a un quartier dont le berger connaît les limites selon des repères évidents : un arbre témoin, un talus, une croisée de chemins... Dans ces limites, le parcours est libre. En fin de matinée, il recherche l'ombre des hêtres ou de la bergerie. Après les heures chaudes, le parcours reprend le soir. Les brebis sont ensuite conduites aux auges remplies d'eau avec le seau de la citerne. Le berger donne le sel, soigne les blessées. Puis les brebis vont dormir. Le berger fait chauffer sa soupe sur le poêle puis se couche sur sa litière de paille. L'hiver, certains quittent le patron, certains se retrouvent à l'hospice de Banon, beaucoup restent chez leur patron hébergés dans un grenier ou un petit cabanon. Le travail ne manque pas. Avant l'entrée de l'hiver, il faut sortir le fumier des bergeries d'estive et remettre de la paille. Dans la vallée, il faut continuer à veiller sur le troupeau, l'abreuver en charriant l'eau de la fontaine, s'occuper de l'agnelage, puisqu'après les 5 mois de gestation les brebis agnellent entre janvier et mai. Il faut rentrer le bois, en couper d'autre...et se consacrer à toute autre tâche de la ferme.

Voilà un sujet que nous évoquions assis dans le jas des Terres de Roux. Ce soir-là, nous avons tardé. Il fallait rentrer, regagner les voitures accessibles en pleine nuit après une marche sur de petits sentiers éclairés par une torche. Toujours Giono dans *Que ma joie demeure* :

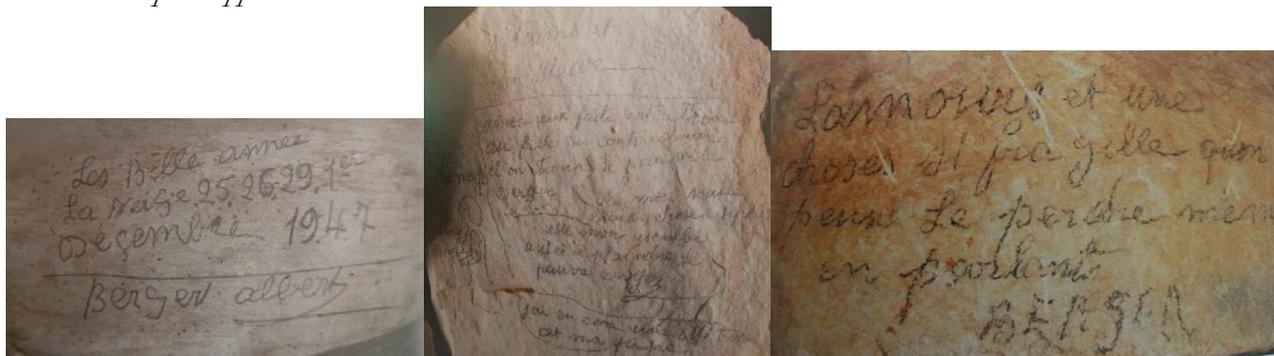
« Il y avait eu du vent. Il avait cessé et les étoiles avaient éclaté comme de l'herbe. Elles étaient en touffes avec des racines d'or, épanouies, enfoncées dans les ténèbres et qui soulevaient des mottes luisantes de nuit. Maintenant, les étoiles étaient dans toute leur violence. Il y en avait de si bien écrasées qu'elles égouttaient de longues gouttes d'or. On voyait les immenses distances du ciel ».

C'est le retour vers Banon, puis Forcalquier. Il est tard dans la nuit. L'histoire devrait s'arrêter là. Ce soir-là, nous sommes trois dans la voiture. Hubert nous dit : il faut que je vous raconte quelque chose, et là commence une belle histoire.

Un jour, dit-il, en entrant dans un cabanon, je repère une inscription, un graffiti sur un mur, ce qui a priori n'a rien de très surprenant, sauf que l'écriture est belle, elle est ancienne, en partie effacée, elle comporte des fautes d'orthographe. Puis c'est une autre inscription, avec la même écriture dans un autre cabanon et d'autres suivent dans les cabanons et bergeries, 10, 20, 30...et elles sont signées Berger ou Berger Albert. On a en définitive un témoignage absolument remarquable sur certains aspects de la vie et de la psychologie d'un berger qui a écrit sur une longue période. L'enquête va révéler qu'il a écrit durant 50 ans. Le seul sans doute à l'avoir fait en France. Cela a valeur de patrimoine. Il livre ses désirs, ses fantasmes, ses doutes, son amour de la vie, ses déceptions. On apprend qu'il a 18 ans en 1912. On lui confie à ce moment-là une bergerie, la plus belle, celle des Terres de Roux, là où il a écrit sur le mur « *Le directeur du château* ». Il écrit sa fierté du métier, sa passion pour les bêtes. Ailleurs on apprend qu'il aime la montagne : « *Tout le monde connaît le célèbre berger, roi des montagnes. Il essaye à s'habituer à la civilisation, mais l'appel de la montagne retentit dans son cœur* ».

Parfois, il livre des informations météorologiques : « *le 4 juillet 1920, il fait un mistral un peu salé* » ; « *la neige est tombée le 11 octobre 1917* ».

Il y a le rapport à la boisson. Les bergers solitaires ont tendance à boire. Il écrit : « *L'ivresse anime la solitude* ». Le rapport à l'argent aussi, ces hommes n'en ont pas beaucoup : « *J'aime une fille de Redortiers. Si on lui fait une bonne dot, je la prends en mariage car je suis friand de l'argent* ». Le berger a peu de repos, qu'il soit dans la montagne ou dans la vallée où il est employé à de multiples tâches : « *Je vote contre l'imbécile qui a inventé le travail* ». Il proteste contre la précarité de ses conditions de vie : « *Berger est l'enfant du parrain de la misère* » ; « *On verra plutôt un berger sans pain que Jean Mauret (un de ses patrons) sans putain* ». Le thème le plus fréquent concerne le manque de femme et la solitude : « *Aimer est une loi, être aimé un délice, mais ignorer l'amour est le pire supplice* »



Il évoque ses déconvenues amoureuses : « *Je t'aime et j'en meurs. Amoureux, faites attention aux filles du Contadour, elles ont trompé le pauvre berger. Elles m'ont soufflé bien des choses et puis elles m'ont escoubé (balayé en provençal). Ah ! Il est à plaindre le pauvre berger. J'ai encore une maîtresse, c'est ma pipe* », ou encore « *Je suis au monde que pour souffrir car celle que j'aime ne m'aime plus. Elle s'amuse de moi. Viendra un jour où je m'amuserai d'elle* ». Peut-être sa plus belle phrase : « *L'amour est une chose si fragile qu'on peut le perdre même en parlant* ».

Cela renvoie à une certaine misogynie : « *Méfiez-vous, les filles c'est serpent* » ; « *On verra plutôt voler un pigeon sans ailes qu'une fille de Banon encore pucelle* » (Il a une certaine instruction, rime).

Enfin, cet homme exprime sa mélancolie, son désespoir parfois : « *1930, année de détresse et bien des peines* ». « *Berger sera et sera toujours malheureux* ». Ces hommes de la montagne ne sont pas des gens heureux. On le voit chez cet homme qui mêle des pointes d'humour et de détresse.

Quelques anciens ont le souvenir de ce berger dont le nom était Albert Ciocca. Son acte de naissance a été retrouvé. Il est né à Marseille en 1894 de parents journaliers nés en Italie et sans doute arrivés en France à une époque où nombre d'Italiens fuyaient la misère, des immigrés parmi lesquels figuraient mes trisaïeux. Il est dit qu'il serait passé par l'assistance publique. En 1914, il n'est pas mobilisé pour cause de réforme. Il meurt en 1963 à l'hôpital de Banon. Son acte de décès mentionne : « *sans profession* ». On n'a rien d'autre de lui. Il n'existe pas de photos. Sans aide familiale pour sa sépulture, il est enterré dans la fosse commune de Banon. Il reste les écrits sur la pierre que le temps efface peu à peu.

Mais Hubert s'est passionné pour ce personnage anonyme et hors du commun. Il a relevé les traces écrites au crayon sur le calcaire blanc et recueilli les témoignages de ceux qui ont connu le berger. Il en est sorti un beau livre qui se vend énormément en Haute-Provence et un peu partout en Provence et

ailleurs en France. Une 5^{ème} édition est d'ailleurs parue récemment. Et à Redortiers, grâce à Hubert, ce « poète chansonnier », comme il se définissait lui-même, a quitté la pénombre de son cabanon, refuge de son dépit amoureux et de sa mélancolie, pour trouver la lumière d'un théâtre de verdure qui porte son nom et où ont lieu de petits spectacles. Ce petit homme victime de la double peine, immigré italien et enfant de l'assistance publique, est donc sorti de l'anonymat grâce à cet ami, archéologue des cabanons et bergeries, qui à travers l'existence émouvante de ce berger nous révèle des aspects de la vie difficile de ces hommes de la montagne.